

grâce aux études d'Andrée Lévesque (1989, 1995) et de Danielle Lacasse (1994), entre autres. En abordant différents angles, Poutanen réussit à recomposer de manière convaincante la vie quotidienne des prostituées dans une ville coloniale en pleine transition. Sans négliger de mettre en lumière les déterminants structurels au sein desquels le commerce du sexe s'est historiquement déployé, l'historienne s'intéresse surtout au jeu des négociations, des stratégies de résistance et de solidarité initiées par les actrices de cette histoire des bas-fonds montréalais. Se refuser à dépeindre unilatéralement ces femmes comme des victimes du capitalisme et du patriarcat procède assurément d'un noble principe. Parfois, néanmoins, on a l'impression que l'auteure force un peu la thèse de l'autonomie, tant les contraintes sont lourdes et la capacité d'agir, restreinte. Si liberté il y a, c'est certes une « liberté du pauvre », dira-t-on pour paraphraser Jean-Marie Fecteau. Soulignons enfin que l'analyse est solidement appuyée sur une très riche historiographie internationale qui permet à l'auteure de comparer l'expérience montréalaise à ce qui se passe dans plusieurs villes d'Europe et d'Amérique.

Louise Bienvenue  
*Université de Sherbrooke*

SAWAYA, Jean-Pierre – *Des braves et des guerriers : Les Amérindiens du Québec et la guerre de 1812*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 258 p.

Le bicentenaire de la guerre anglo-américaine de 1812 a grandement contribué à rehausser l'intérêt accordé à cet événement dans l'historiographie québécoise et canadienne. Les sommes prodigieuses investies par le gouvernement conservateur de Stephen Harper pour mousser la commémoration de ce conflit, de même que la signification symbolique qui lui a été rattachée, ont certes alimenté les débats publics, mais ont aussi contribué à stimuler la recherche sur le sujet, comme en témoigne le grand nombre de publications parues au cours des cinq dernières années. C'est dans ce contexte commémoratif que Jean-Pierre Sawaya nous offre *Des braves et des guerriers*, ouvrage qui vise à rendre « hommage » aux Amérindiens du Bas-Canada, ces « acteurs oubliés d'une guerre oubliée » (quatrième de couverture). Sawaya, en effet, dénonce leur absence parmi les nombreux « héros » des Canadiens. Selon lui, les « domiciliés » auraient « joué un rôle crucial dans ce conflit nord-américain » (p. 1) et méritent donc « eux aussi leur place dans le récit et la mémoire de la guerre de 1812 » (p. 136), au même titre que les célèbres Salaberry, Secord ou Tecumseh.

L'ouvrage est divisé en trois chapitres, qui suivent une trame essentiellement chronologique. Le premier, « L'avant-guerre, 1807-1812 », aborde les conditions dans lesquelles les Amérindiens du Bas-Canada ont choisi de participer au conflit. De façon presque unanime, ceux-ci ont très tôt manifesté leur volonté d'appuyer les intérêts britanniques, sauf quelques Iroquois de Kahnawake (Sault-Saint-Louis) et d'Akwesasne (Saint-Régis) qui ont plaidé en faveur du maintien d'une

position de neutralité. À titre de « d'alliés », les guerriers amérindiens ont été intégrés au sein d'une escouade particulière associée au Corps des Voltigeurs, le bataillon spécial de la milice canadienne créé par Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry en 1812. Commandés par des officiers du Département des Affaires indiennes, les Amérindiens conservaient ainsi leur habillement traditionnel et étaient voués à pratiquer la « petite guerre ». Contre l'avis de la plupart des chefs, quelques Hurons (Wendat) de Lorette choisirent toutefois de s'engager dans la milice régulière. « Pourquoi sacrifier leur liberté de guerrier pour les charges de milicien? », se demande Sawaya. Selon lui, c'est pour le prestige de servir directement sous les ordres de Salaberry, soldat réputé, mais surtout pour les « avantages matériels » promis par les autorités aux miliciens : une terre de 50 arpents et une solde de 144 \$, tandis que les guerriers étaient rémunérés en « présents ». (p. 23)

Le deuxième chapitre, intitulé « L'État de guerre, 1812-1814 », présente les différentes opérations auxquelles les Amérindiens ont participé durant le conflit. Fidèle à ses habitudes, Sawaya démontre une maîtrise des archives hors du commun. La recherche colossale qu'il a conduite dans une variété impressionnante de fonds d'archives lui permet de fournir des détails précis sur le nombre et l'identité des guerriers présents dans chacune des opérations, les tâches accomplies, le nombre de prisonniers, de blessés et de tués, les « ravages » effectués en territoire ennemi, le butin amassé, etc. Son intérêt ne s'arrête pas aux principales batailles (Sackets Harbor, Beaver Dams ou de la Châteauguay), mais porte aussi sur les actions moins flamboyantes : on apprend notamment que les Amérindiens se voyaient souvent confié la tâche de poursuivre les miliciens déserteurs et que certains pratiquaient la contrebande avec les États-Unis afin d'assurer l'approvisionnement de l'armée britannique. Même les actions des rares individus qui ont choisi de s'engager aux côtés des Américains, tels William Gray, Louis Cook et Éléazar Williams, sont décrites.

Au fil du récit, l'auteur souligne les enjeux particuliers que soulevait pour les Amérindiens leur participation au conflit : les divisions internes créées à Akwesasne (Saint-Régis) par l'invasion américaine de ce village situé sur la frontière anglo-américaine, les problèmes d'intendance et d'approvisionnement en nourriture, la frustration des guerriers qui se voient « dépouillés » de leur « gloire » et de leur « butin » lors des capitulations. À cet égard, l'insatisfaction des Amérindiens oblige souvent les autorités coloniales à faire quelques promesses pour sauvegarder « l'alliance », promesses rapidement oubliées.

Plusieurs témoignages de contemporains soulignent la « bravoure » dont les guerriers amérindiens font preuve dans les combats, allant jusqu'à leur attribuer la victoire d'Odelltown en 1813. Selon Sawaya, c'est moins l'importance numérique des guerriers amérindiens qui rend leur rôle décisif, que la « terreur psychologique » qu'ils exercent sur l'ennemi, laquelle contribue à « terroriser et subvertir le moral des Américains, les impressionner et les intimider ». (p. 50)

Dans le dernier chapitre, « L'après-guerre, 1815 à nos jours », Sawaya étudie les conséquences du conflit sur les Amérindiens du Bas-Canada. Pour eux, qui ont « préfér[é] l'ordre et la sécurité paternelle du roi d'Angleterre à l'incertitude d'un nouveau régime » (p. 115), le traité de Gand constituait une victoire. Ils pouvaient

donc s'attendre à ce que leurs services et leurs « sacrifices » soient reconnus et récompensés, et notamment que soient respectées les promesses concernant les terres et le soutien aux familles des victimes de la guerre : « L'honneur, la franchise et la loyauté de la Couronne [étaient] en jeu. » (p. 121) Or, dans la plupart des cas, les attentes des Amérindiens furent déçues. Outre les promesses territoriales qui s'envolèrent en fumée, Sawaya démontre qu'on refusa généralement d'accorder aux Amérindiens des « scrips » territoriaux comme on en octroyait aux miliciens, sous prétexte qu'ils avaient déjà été récompensés en présents. Quant aux pensions aux blessés, aux veuves et aux vétérans, le gouvernement les versa de façon parcimonieuse et intermittente, voire aléatoire. C'est toutefois dans la mémoire du conflit que les Amérindiens ont été le plus clairement désavantagés. Jusqu'en 1923, aucune place ne leur fut accordée dans les commémorations. Seuls deux articles de journaux mentionnèrent, durant le conflit, la contribution de cinq d'entre eux à une victoire. Bref, selon Sawaya, la guerre de 1812 marque une rupture pour les Amérindiens : « Tandis que leur poids politique et démographique diminue, on les dépossède non seulement de leurs terres et de leur culture, mais aussi de leur place dans l'histoire. » (p. 133)

Écrit visiblement dans l'urgence des commémorations, l'ouvrage est peut-être très détaillé, mais ne propose malheureusement pas d'analyse vraiment novatrice ou d'interprétation globale du sujet. En fait, aucune problématique claire ne structure la démarche et la question de savoir si les Amérindiens ont joué un rôle « décisif » dans l'issue du conflit se rattache assez mal aux enjeux historiographiques actuels. On regrette ainsi que Sawaya n'ait pas pris la peine de confronter ses données avec les études récentes sur la milice canadienne, sur l'évolution de l'État et des identités politiques au début du XIX<sup>e</sup> siècle, voire sur l'évolution des communautés autochtones ainsi que leur intégration à la société bas-canadienne. Il aurait été pertinent, notamment, d'aller au-delà des discours officiels échangés entre les autochtones et les autorités coloniales – des figures de style imposées par la culture politique de l'alliance – pour analyser plus finement les notions d'allégeance et de loyalisme à l'aune des enjeux politiques et identitaires propres à chaque communauté autochtone. Ainsi, on aurait probablement mieux compris l'empressement avec lequel la quasi-totalité des « domiciliés » s'est engagée dans le conflit malgré une longue expérience de déception à l'égard des autorités coloniales. Mais surtout, en s'intéressant aux conséquences que la guerre a eues ailleurs en Amérique du Nord, l'ouvrage aurait permis d'envisager sous un nouveau jour l'impact de ce conflit sur l'évolution majeure que les communautés amérindiennes du Bas-Canada ont connue au XIX<sup>e</sup> siècle.

Maxime Gohier  
*Université du Québec à Rimouski*